



Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 98, édition octobre 2008

SOMMAIRE

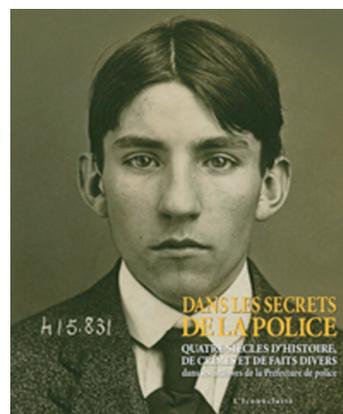
- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Sophie de Sivry et Jean-Baptiste Bourrat
- 06 Histoire de la police et de La Poste
- 07 Extraits choisis - Dans les secrets de la police
- 09 Dernières parutions
- 11 Histoires d'amour et lettres inédites
- 13 L'Europe des lettres
- 15 Agenda
- 19 Les actions de la Fondation La Poste

Les archives de la Préfecture de police *Trésors inédits*

Éditorial

Nathalie Jungerman

La Préfecture de police, l'une des plus anciennes administrations françaises, a confié ses archives aux Éditions de L'Iconoclaste, apportant sa contribution à la publication d'un ouvrage prestigieux qui a nécessité deux années de travail. *Dans les secrets de la police*, sous la direction scientifique de Bruno Fuligni et la direction éditoriale de Sophie de Sivry et Jean-Baptiste Bourrat, rassemble une cinquantaine de sujets qui vont de l'assassinat d'Henri IV à mai 68, savamment choisis parmi des milliers de dossiers. Chaque affaire, présentée en un court récit par des historiens, écrivains et spécialistes du monde de la police, est accompagnée d'une iconographie riche en documents : registres d'écrou, rapports d'enquête, ordres d'arrestations, plans, croquis, photographies, pièces à conviction, correspondances... Le lecteur est invité à parcourir « quatre siècles d'Histoire, de crimes et de faits divers », à découvrir une anthologie de pièces inédites qui font revivre des destinées dont l'issue est souvent dramatique. Sophie de Sivry et Jean-Baptiste Bourrat nous font partager leur passion pour le document original, « matière première » de l'Histoire.



Dans les secrets de la police
Quatre siècles d'Histoire, de crimes et de faits divers
dans les archives de la préfecture de police.
Collectif sous la direction de Bruno Fuligni
Édition préfacée par Michel Gaudin, Préfet de police
(« Un patrimoine vivant »), et par Jean-Paul Bailly,
Président du Groupe La Poste et de la Fondation d'en-
treprise La Poste (« La Poste et la police »).
Éditions de L'Iconoclaste, coll. « Mémoires. »
À paraître le 16 octobre 2008
336 pages, 69 €

Ouvrage publié avec le soutien de



Entretien avec Sophie de Sivry et Jean-Baptiste Bourrat

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Dans quelques jours paraît aux éditions de L'Iconoclaste, un beau livre consacré aux archives de la police. Comment est née cette aventure éditoriale ?

Jean-Baptiste Bourrat Ce livre fait partie de la collection « Mémoires » lancée par Sophie [de Sivry] il y a 8 ans, qui comprend des titres tels que *Mémoires du monde*, *Aventuriers du monde*, *Mémoires de la mer...* Bien souvent, les recherches effectuées pour l'élaboration d'un livre dans les archives des grandes institutions suscitent le sujet du livre suivant. Par exemple, c'est en faisant le livre sur les archives du Quai d'Orsay, (*Mémoires du monde*) qu'est né, *Aventuriers du monde*, à partir des photographies des missions d'explorations. Et c'est grâce à un travail de recherches, sur des documents de l'Assemblée nationale, qui nécessitait d'être poursuivi aux Archives de la préfecture de police, que nous nous sommes aperçus qu'il y avait là un fonds exceptionnel : quatre siècles d'histoire et d'images, les principaux personnages de l'histoire politique et littéraire. Une masse de documents variés qui rassemblait des registres d'écrou, des rapports d'enquête, des photographies, des plans, des croquis, des fichiers, des correspondances... L'édition d'un ouvrage d'ensemble s'imposait, qui pourrait permettre au lecteur d'entrer par ce biais dans un lieu où généralement seuls les chercheurs et les spécialistes vont, et d'offrir ainsi l'accès à des documents inédits en couleurs et au format réel. Les historiens utilisent ces archives pour

écrire un livre sur une période donnée, une affaire précise mais les documents dont ils se servent sont rarement reproduits. L'objectif était de montrer, comme nous l'avons fait pour les titres précédents, les pièces qui nous semblaient les plus étonnantes et qui illustraient les histoires les plus frappantes appartenant à notre patrimoine culturel.

Le choix des sujets a dû être un travail de longue haleine...

J-B. B. Bruno Fuligni, le directeur scientifique de l'ouvrage a passé plus d'un an avec le directeur des Archives à éplucher chacun des dossiers accessibles. Ils en ont sélectionné 400 qui leur paraissaient intéressants. À l'issue de cette présélection, Sophie et moi-même avons travaillé avec la direction scientifique pour choisir une cinquantaine de sujets. Nous avons mis parfois plusieurs semaines à prendre une décision sur tel ou tel dossier car nous n'étions pas toujours du même avis. Chacun a ses passions !

Avec la police, vous êtes au cœur de notre histoire quotidienne. On va traiter aussi bien de la petite pègre que des grands de ce monde. La surveillance concerne aussi bien les marginaux que les intellectuels, les artistes, les hommes politiques. Un sujet qui relève de la brigade mondaine, « *Un bordel de luxe dans les années 30* », est une des révélations du livre. On a commencé par faire ouvrir tous les dossiers qui concernaient les maisons parisiennes célèbres, plusieurs centaines, pour finalement s'arrêter au



Sophie de Sivry
Directrice des Éditions de L'Iconoclaste.
Photo. N. Jungerman, octobre 2008



Jean-Baptiste Bourrat
Secrétaire général des Éditions de L'Iconoclaste
Photo. N. Jungerman, octobre 2008



Ravillac, Le Régicide
© Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste, page 24.

Sphinx, la maison chic du boulevard Quinet. Car, comme l'écrit Pierre Assouline dans son article, « *Tout est si bien organisé, policé, surveillé. Le Sphinx marque au fond la rencontre triomphale de la sexualité et de l'administration* ». Le dossier renfermait la demande d'autorisation d'ouverture, les plans du rez-de-chaussée et du premier étage, la fiche sanitaire remplie par la mondaine qui donnait notamment des informations sur le nombre des pensionnaires, des photographies, ainsi qu'un petit bon publicitaire pour une nuit d'amour au Sphinx !

Quelles ont été les plus grandes hésitations ?

J-B. B. Difficile à dire, on en a eu très souvent. En tout cas, les dossiers qui sans hésitation n'ont pas été retenus sont ceux qui présentaient des documents iconographiques déjà connus du public et peu intéressants à reproduire, même si d'un point de vue historique, ils décrivaient une affaire importante. Nous n'avons pas gardé, par exemple, l'affaire Dreyfus, car il n'y avait rien dans le dossier qu'on ne connaisse déjà : des coupures de presse, des caricatures, des documents qu'il est possible de trouver n'importe où. Nous voulions éditer un ouvrage illustré et l'iconographie a donc été un facteur essentiel pour valider tel ou tel sujet.

Bruno Fuligni a découvert un sujet passionnant qui ne faisait pas partie de la présélection mais que nous avons retenu : l'histoire d'Edouard Buguet, un escroc, photographe spirite qui proposait à ses clients leur portrait en compagnie de l'esprit de leur ancêtre ou d'un ami cher disparu. Quand la police est venue chez lui en 1875 l'arrêter pour escroquerie, elle a saisi tous ses papiers et objets. Le dossier contient par conséquent des photographies truquées, sa carte de visite, une facture, le rapport de police, la condamnation etc. Évidemment, personne ne connaît Edouard Buguet aujourd'hui, mais le dossier apportait de superbes illustrations et ce sujet nous a plu.

Le livre s'organise chronologiquement...

J-B. B. Oui, il s'ouvre avec le registre d'écrou de Ravailiac et se ferme avec Mai 68. Un registre d'écrou était un très gros volume utilisé pour consigner l'entrée et la sortie des individus emprisonnés à la Bastille, la Conciergerie, ou la prison du Temple. Nous avons trouvé intéressant de présenter aux lecteurs ce registre daté de 1610,

comme s'ils le tenaient entre les mains. L'objectif n'était pas de reconstituer toute l'Histoire de Ravailiac à nos jours mais de se concentrer sur quelques sujets enrichis d'illustrations inédites. Les archives sélectionnées permettent d'explorer quatre siècles de notre histoire à travers le regard d'un gardien de la paix, d'un inspecteur de police judiciaire ou d'un responsable de la police scientifique.

Sophie de Sivry Pour en revenir à Ravailiac, on le connaît tous, mais on n'avait jamais vu l'interrogatoire de Ravailiac, ni le couteau de Ravailiac, conservé dans un coffre par un collectionneur qui a bien voulu nous le prêter pour le photographe. On donne en effet au lecteur l'impression d'être un enquêteur qui détient les pièces à conviction. De plus, les rapports de police, les différents documents sont retranscrits entièrement à la fin du livre. Le style de ces documents est extrêmement

réaliste. On décrit les situations par le menu détail. Dans les « *Courtisanes sous surveillance* », le registre de la police des mœurs renferme 415 rapports nominatifs riches en informations sur la prostitution, et la vie culturelle du Second Empire. Tout est noté, les allers et retours des amants de Sarah Bernhardt, de l'Anglaise Cora Pearl ou de la Russe Païva, le temps passé en leur compagnie, les cadeaux offerts, l'argent accordé...

Il y a aussi le rapport de l'officier de paix qui décrit de manière très vivante la liaison Verlaine - Rimbaud. Dans l'affaire Jaurès, le gardien de la paix est presque en train de pleurer quand il rédige

son rapport... Je pense que la qualité de ce livre tient non seulement aux photos, aux objets, aux plans si précis qui reconstituent le crime au moment où les policiers arrivent, mais aussi, au style vivant de ces rapports de police et à toute cette correspondance, lettres, télégrammes et petits bleus. Les lettres sont rédigées dans une verve extraordinaire.

Les lettres sont présentes dans de nombreuses affaires...

J-B. B. Oui, par exemple, l'assassin de Laetitia Toureaux se dénonce par le biais d'une lettre qu'il adresse au commissaire vingt ans après le crime, une fois qu'il y a prescription. Il écrit : « je suis l'assassin de Laetitia Toureaux et je vous explique pourquoi ».

Les lettres sont effectivement un fil conducteur tout au long du livre.



Ravailiac, le regicide
registre d'écrou de la Conciergerie, 16 mai
1610. © Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste, page 25.

S. de S. Il y a différentes formes d'écrits et de correspondance. Dans l'affaire « *Colette contre Willy* », un paquet de lettres est à l'origine d'une histoire de chantage, et une carte pneumatique est envoyée par Mme de Serres au Préfet de police. La lettre d'Hélène Gritz, d'août 1942, adressée au Préfet de police et restée sans réponse comme des milliers d'autres, est bouleversante. La jeune fille demande la libération de sa mère internée au camp de Drancy. Il y a aussi de nombreuses lettres de dénonciation aux Archives de la police...

du Cabinet noir dans la préface de Jean-Paul Bailly.

J-B. B. Les historiens nous l'ont montré, le Cabinet noir n'a pas existé uniquement sous l'Ancien Régime. Il a retrouvé une intense activité à des moments précis de l'Histoire, sous l'Empire avec Napoléon, pendant la période des attentats anarchiques, pendant les périodes de guerre... Courriers et colis étaient surveillés.

La Poste était finalement coincée entre la police et les libertés des individus.

Quant à Picasso, qui sollicite par lettre sa naturalisation... La famille n'a été au courant de cette démarche qu'en 2004, n'est-ce pas ?

J-B. B. La demande de naturalisation de Picasso fait partie d'un ensemble d'archives confisquées par les Allemands en 1940, transférées en URSS après la Seconde Guerre mondiale et rendues à la France au début des années 2000. La découverte de ce document, en 2004, a été une réelle surprise pour les historiens car le peintre n'avait jamais parlé de cette démarche à quiconque, pas même à sa famille. Cette découverte sur une personnalité publique connue du monde entier est exceptionnelle. Il est vraisemblable que Picasso ait fait cette demande de naturalisation car il redoutait que ses œuvres ne soient dispersées ou confisquées. En étant Français, il pouvait davantage les protéger.

La Poste peut être mêlée à des affaires criminelles...

J-B. B. Deux sujets liés à la Poste sont traités dans l'ouvrage. L'affaire du courrier de Lyon (texte de François Aron, ancien médiateur de La Poste) qui montre précisément comment la Poste peut être liée à une affaire criminelle - triste dossier car le condamné n'était pas le coupable - et l'autre, davantage un fait-divers, est le casse d'un train postal entre Paris et Marseille.

S. de S. Il y a aussi l'évocation

Les archives concernant la Seconde Guerre mondiale...

J-B. B. Depuis quelques années, les archives de la police concernant la Seconde Guerre mondiale ont été ouvertes aux historiens. Dans ce livre, nous n'avons pas l'ambition de révéler des archives inconnues, en revanche, nous pensons que montrer le document secret qui a été remis aux différents commissaires de police en vue des préparatifs de la rafle du Vel' d'Hiv' a un sens. De manière complètement froide, comme si on voulait organiser une manifestation sportive ou une commémoration, la circulaire précise les modalités de la rafle et dit à chaque policier, d'aller se poster là, de rentrer dans tel appartement, de demander les papiers, de procéder à l'arrestation... D'autres documents en fac-similé, de l'année 1942, télégrammes, recensements, extraits de registres, décomptes, rapports sont reproduits, qui concernent « la solution finale en France ».

Vous avez rassemblé quarante-sept auteurs pour participer à cette entreprise éditoriale...

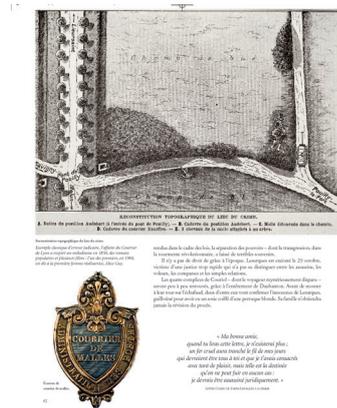
S. de S. Nous avons réuni des historiens comme Jean-Pierre Azéma, Thierry Lentz, Jean Tulard, Jean-Pierre Rioux, Michel Winock, des écrivains comme Amélie Nothomb, Nuala O'Faolain, Pierre Assouline, et des experts du monde policier, conservateurs, archivistes, conseillers scientifiques... Parmi ces auteurs, certains avaient déjà travaillé avec



Colette contre Willy
© Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste, page 24.



L'affaire du courrier de Lyon
© Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste, page 60.



L'affaire du courrier de Lyon
Reconstitution topographique du lieu du crime.
© Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste, page 62.

nous. Il s'agissait de rédiger un article court en accord avec les documents et les photographies, exercice contraignant pour des auteurs qui ont l'habitude d'écrire des ouvrages. Jean-Baptiste et moi-même tenons à les remercier d'avoir donné des textes aussi vivants en respectant cette contrainte éditoriale...

J-B. B. Nous avons eu envie de travailler avec Amélie Nothomb et lui avons proposé quelques sujets. Elle a accepté avec enthousiasme et a choisi d'écrire sur Violette Nozières. Quant à Nuala O'Faolain, écrivain irlandais, elle a publié en 2006 un ouvrage intitulé *L'histoire de Chicago May*. Chicago May était une prostituée, une cambrioleuse, la « Reine des criminelles » - d'origine irlandaise -, qui a sévi en Angleterre, en France et aux Etats-Unis au début du XXe siècle. Dans son livre, Nuala O'Faolain, raconte un épisode qui se passe à Paris, le casse de l'American Express. En explorant les archives de la police, je suis tombé sur une photographie qui, au dos, portait son nom, et me suis souvenu avoir lu le livre de Nuala O'Faolain. L'écrivain, qui n'était pas venue faire des recherches aux Archives de la préfecture de Paris, expliquait en préambule de son livre qu'on ne peut identifier avec certitude le portrait de Chicago May. Je lui ai envoyé une copie de cette photographie qu'elle ne connaissait pas. Elle a été ravie de découvrir le visage de May au moment de sa splendeur. Et c'est ainsi que je lui ai demandé de participer à notre ouvrage.

L'Histoire et la fiction se mêlent à la fin du livre...

J-B. B. L'originalité de ce livre tient à cet épilogue que nous avons imaginé et confié à Jean Tulard, spécialiste de l'histoire policière et de l'histoire du cinéma. Il reprend les sujets traités dans le livre et montre comment ces histoires vraies ont trouvé une suite dans la fiction, que ce soit la littérature, le cinéma et dans une certaine mesure, la bande dessinée. C'est souvent un

film ou un roman qui vient à l'esprit quand on pense à certaines affaires policières. Vidocq, par exemple, est devenu une source d'inspiration pour les romanciers et les cinéastes. Aujourd'hui, quand on le cite, on pense immédiatement à Claude Brasseur ou à Gérard Depardieu qui ont incarné ce personnage à l'écran. L'épilogue tisse un lien entre cette fiction qui nourrit notre quotidien et la réalité des histoires policières.

S. de S. On entre dans ce livre comme dans un film. Outre les textes courts et très narratifs, il y a un jeu entre les citations et les photographies, des gros plans sur chaque histoire, un travail sur les titres... En septembre prochain, nous publierons un livre qui reprendra de manière plus approfondie les articles édités ici.

Dans les secrets de la police - Quatre siècles d'histoire, de crimes et de faits divers est un livre très réussi...

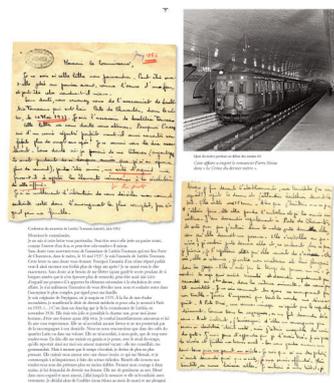
S. de S. Dans les secrets de la police a nécessité deux années de travail. Une passion nous porte, une exigence quant à la qualité nous est essentielle, du sujet à la fabrication, d'un bout à l'autre de la chaîne. Aujourd'hui, il y a peu d'aventures éditoriales pour lesquelles autant de temps est consacré. Sans la Fondation La Poste, qui est notre partenaire, notre véritable mécène depuis le début de la collection, le livre n'aurait pu se faire.



PICASSO, FRANÇAIS ?



Picasso, Français ? Questions sur la naturalisation de l'artiste © Dans les secrets de la police Éditions de L'Iconoclaste, page 230.



Un crime parfait La lettre d'aveux de l'assassin de Laetitia Toureaux © Dans les secrets de la police Éditions de L'Iconoclaste, page 271.



Un crime parfait Un inspecteur de la police criminelle et un contrôleur du métro dans la rame où a été découvert le corps de Laetitia Toureaux. Reconstitution du trajet effectué à pied par Laetitia Toureaux le 16 mai 1937. © Dans les secrets de la police Éditions de L'Iconoclaste, page 272.

Extraits choisis

Dans les secrets de la police
Éditions de L'Iconoclaste

L'arrestation de Cadoudal

Liste des brigands chargés d'attenter aux jours du Premier Consul

Georges Cadoudal, plus connu sous le nom de Georges, dit Larive, dit Masson, ancien chef de brigands. Taille de 5 pieds 4 pouces, âgé de 34 ans, n'en paraissant pas davantage, extrêmement puissant et ventru, épaules larges, d'une corpulence énorme, la tête très remarquable par sa prodigieuse épaisseur, cou très court, le poignet fort, doigts courts et gros, jambes et cuisses pas très longues, le nez écrasé et comme coupé dans le haut, large du bas, yeux gris, dont un est sensiblement plus petit que l'autre, sourcils légèrement marqués et séparés, favoris presque roux, cheveux châtain clair, assez fournis, coupé très courts, ne frisant point excepté sur le devant où ils sont plus longs, bouche bien, dents très blanches, joues pleines et sans rides, barbe peu garnie, menton renfoncé ; il marche en se balançant, bras tendus, de manière que les mains sont en dehors ; sans accent, voix douce. (...)

Une liaison en enfer

Rapport de l'officier de paix Lombard, 1er août 1873

La scène se passe à Bruxelles. Le parnassien Robert Verlainne était marié depuis trois ou quatre mois à la sœur de Civry, un compositeur pianiste qui a été emprisonné à Satory après la Commune, pontonné, puis relaxé. Ce mariage s'était opéré au commencement ou au milieu de l'année dernière. Le ménage allait assez bien en dépit des toquades insensées de Verlainne, dont le cerveau est depuis longtemps détraqué, lorsque le malheur amena à Paris un gamin, Raimbaud, [sic] originaire de Charleville, qui vint tout seul présenter ses œuvres aux parnassiens. Comme moral et comme talent, ce Raimbaud, âgé de 15 à 16 ans, était et est une monstruosité. Il a la mécanique des vers comme personne seulement ses œuvres sont absolument inintelligibles et repoussantes. Verlainne devint amoureux de Raimbaud, qui partagea sa flamme et ils allèrent goûter en Belgique la paix du cœur et ce qui s'ensuit. Verlainne avait lâché sa femme avec une gaieté de cœur sans exemples, et pourtant elle est, dit-on très aimable et bien élevée. On a vu les deux amants à Bruxelles, pratiquer ouvertement leurs amours. Il y a quelques temps, Mme Verlainne alla trouver son mari, pour essayer de le ramener. Verlainne répondit qu'il était trop tard, qu'un rapprochement était impossible et que d'ailleurs, ils ne s'appartenaient plus. « La vie du ménage

m'est odieuse », s'écriait-il : « Nous avons des amours de tigres ! » et, ce disant, il montra à sa femme sa poitrine tatouée et meurtrie de coups de couteaux que lui avait appliqués son ami Raimbaud.

(...)
Devant sa mère, il y a une semaine ou quinze jours au plus, Verlainne a eu avec son amie [sic] Raimbaud unedispute à propos d'argent et, après toutes les injures imaginables, tira un coup de pistolet sur Raimbaud qui cria À l'assassin !

(...)
Les faits sont exacts, informez-vous-en à Bruxelles. Peut-être est-ce Raimbaud qui a tiré le pistolet à Verlainne, car je n'ai pu savoir au juste l'auteur du revolver en jeu. Cependant je crois ma version bonne, pour la fixation du personnage. La question de l'individualité de l'assassin réservée, tout le reste est parfaitement vrai. Je transmettrai ultérieurement les autres renseignements qui doivent me parvenir sur cette affaire.

Colette contre Willy

Carte pneumatique adressée par Mme de Serres au Préfet de police.

Monsieur le Préfet de police,
J'ai jadis écrit à M. Gauthier-Villars (Willy) des lettres qui, mises sous les yeux de mon mari, pourraient occasionner les plus grands malheurs. Ces lettres ont été volées par le secrétaire de M. Willy qui les a portées à Mme Willy, laquelle plaide en divorce contre son mari qu'elle poursuit d'une haine féroce. Mme Willy qui vit 25, rue Saint-Sénoch avec la marquise de Belboeuf et que je ne veux pas recevoir, s'est présentée chez moi ce matin, elle va revenir armée de ces lettres. C'est une persécution qui me rend folle et à laquelle je vous supplie de me soustraire. Ne tardez pas je vous en supplie Monsieur le Préfet de police. Je deviens folle.
J. de Serres, 58 rue de Courcelles.

L'antichambre de la mort

Lettre d'Hélène Gritz
Au Préfet de police, 25 août 1942

Monsieur,
Je m'excuse de prendre la liberté de vous écrire mais il faut que je vous expose ma situation. Ma mère est internée au camp de Drancy depuis le 16 juillet. Mon frère aîné est prisonnier en Allemagne. Mon second frère est dans un camp de jeunesse et le troisième était interné à Drancy depuis le 22 août 1941 et a été déporté pour une destination inconnue. Moi je suis seule depuis l'arrestation de ma mère (je suis âgée de 17 ans). Mon père vit séparé de ma mère depuis treize ans. En tant que mère de prisonnier ne pourriez-vous pas faire libérer ma maman. C'est une femme malade qui a déjà beaucoup souffert. Je compte sur votre bienveillance pour aider une mère de

prisonnier.
Avec mes remerciements anticipés, je vous prie d'agréer,
Monsieur, mes respectueuses salutations.

Un crime Parfait

Lettre du meurtrier, juin 1962
[affaire Laetitia Toureaux, 1937]

Monsieur le commissaire,
Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Peut-être sera-t-elle jetée au panier avant, comme l'œuvre d'un fou, et peut-être cela vaudra-t-il mieux. Sans doute vous souvenez-vous de l'assassinat de Laetitia Toureaux qui eut lieu Porte de Charenton, dans le métro, le 16 mai 1937. Je suis l'assassin de Laetitia Toureaux.
Cette lettre va sans doute vous étonner. Pourquoi l'assassin d'un crime réputé parfait veut-il ainsi raconter son forfait plus de vingt ans après ? Je ne saurai vous le dire exactement. Sans doute ai-je besoin de me libérer (ayant gardé le secret pendant de si longues années que je n'en éprouve plus de remords), peut-être aussi une sorte d'orgueil me pousse-t-il à apporter les éléments nécessaires à la résolution de cette affaire.
Je n'ai nullement l'intention de vous dévoiler mon nom et souhaite rester dans l'anonymat le plus complet, par égard pour ma famille.
Je suis originaire de Perpignan, où je naquis en 1915. A la fin de mes études secondaires, je manifestais le désir de devenir médecin et pour cela, je montai à Paris en 1935. Mon père était aisé, et avec une voiture, m'alloua une substantielle pension. J'arrivai tout droit de ma province assez timide et niais, aussi je vous laisse à penser ma joie à ma soudaine liberté. Entraîné par quelques camarades plus « à la page » que moi, je connus bientôt tous les dancings et cabarets de Paris et de ses environs.
(...)
C'est dans un dancing que je fis la connaissance de Laetitia, en novembre 1936. Elle était très jolie et possédait le charme rare, pour moi jeune homme, d'être une femme ayant déjà vécu. Je tombai immédiatement amoureux et lui fit une cour

respectueuse.
(...)
Elle traitait mon amour avec une douce ironie, ce qui me blessait, et je commençais à m'impatienter, à faire des scènes ridicules. Bientôt, elle écourta nos rendez-vous sous des prétextes plus ou moins risibles. Prenant mon courage à deux mains, je lui demandais de devenir ma femme. Elle me rit gentiment au nez. Blessé dans mon orgueil et mon amour, j'allai jusqu'à la menacer et elle m'éconduisit assez vertement. Je décidai alors de l'oublier (nous étions au mois de mars) et me plongeai dans le travail en vue de mes examens. Elle ne donna alors plus signe de vie mais je ne pus l'oublier. Ainsi, après plus d'un mois de silence, le 2 mai, j'allai au dancing « l'Ermitage », où je savais la retrouver.
(...)

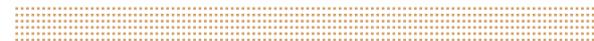
© Édition de L'Iconoclaste



Sites internet

Édition de L'Iconoclaste
<http://www.editions-iconoclaste.fr/>

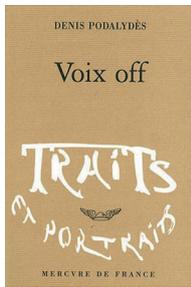
Le Musée de la Préfecture de police
<http://www.prefecture-police-paris.interieur.gouv.fr/connaitre/musee/musee.htm>



Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Biographies / Autobiographies

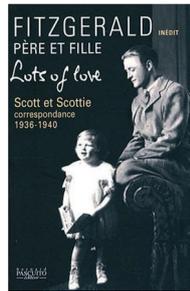


Denis Podalydès, Voix off. Il n'y a rien que Denis Podalydès aime tant que de se retrouver seul à seul avec un livre dans l'écrin d'un studio d'enregistrement, à lire à haute voix les textes des auteurs qu'il affectionne, à rendre palpable « des mondes, des vies, des temps, des figures, parfaitement matérialisés dans [sa] mémoire, dans [sa] voix ». L'acteur qui se définit volontiers comme un auditeur plus qu'un visuel, se livre pour la délicate collection « Traits et Portraits » dirigée par Colette Fellous à un autoportrait sonore, égrenant toutes

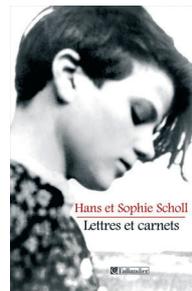
les voix qui ont nourri son imaginaire. Des voix qui trouvent résonance dans tout son être, qui lui donnent « autant à entendre qu'à penser, autant à penser qu'à éprouver, autant à éprouver qu'à voir. » et qui sont au fil des années devenues siennes au même titre que sa propre voix. Des voix qui habitent depuis l'enfance le monde de possibles qu'il s'est construit au contact de Claudel, Proust, Shakespeare, Stendhal, Montaigne, Gide, ou de Musset et qui se sont incarnées par la suite dans son enveloppe de comédien. Dans ce paysage intime prennent place les voix des membres de sa famille, de ses grand-mères, de ses trois frères dont celle du réalisateur Bruno Podalydès émerge plus particulièrement, des amis Emmanuel Bourdieu, Éric Elmosnino, Michel Vuillermoz, puis celles de vivants ou de morts admirés entre tous. Voix de « métal coupant et mastiqué » de Jean-Louis Barrault, « voix de courage, voix d'angoisse légère » de Charles Denner, voix qui « recèle les plus hautes vertus » de Pierre Mendès-France, « voix de thé, que l'on boit, même quand on ne l'écoute pas » de Michael Lonsdale, « voix tapie prête à bondir, articulée dans une concentration qui parvient à résonner sans sécheresse, voluptueuse » de Jean-Louis Trintignant mais aussi celles de Jean Vilar, d'Antoine Vitez ou de Roland Barthes, voix subjuguantes restituées ici dans une impressionnante palette de peintre. Éd. Mercure de France, 240 p, 21 € (CD inclus)

Correspondances

Fitzgerald père et fille, Lots of love, Scott et Scottie correspondance 1936-1940. Traduction de l'anglais (États-Unis) Romain Sardou. En 1936, Francis Scott Fitzgerald est à 40 ans un homme prématurément usé. Envoyées les années de gloire et de faste qui voyaient le couple mythique qu'il formait avec Zelda rayonner entre les États-Unis et l'Europe. Désormais dévasté par l'alcool et la folie de sa femme, c'est un écrivain déchu de son piédestal qui tente de parer aux difficultés financières, soucieux de doter sa fille Frances dite Scottie, adolescente de 15 ans, d'un avenir à la



hauteur de ses ambitions. Durant les quatre années qui lui restent à vivre, la correspondance qu'il échange avec Scottie, traduit les inquiétudes et les attentes d'un père farouchement attaché à préserver sa progéniture de tout écart de conduite qui lui serait fatal. D'abord élève au collège d'Ethel Walker à Simsbury dans le Connecticut, Scottie intègre en 1938, pour la plus grande fierté de son père, le très réputé Vassar College de Poughkeepsie dans l'État de New York. Comme toutes les jeunes filles de son âge, ses pensées vont davantage aux garçons, aux bals d'étudiants, aux toilettes, aux voyages qu'à ses études et son père se fait fort de la rappeler à plus de constance dans son travail, ses fréquentations, ses lectures et ses dépenses. « Si je n'ai pas le sentiment que tu as un but précis, ta compagnie a tendance à me démoraliser à cause du gâchis stupide et du vide de ton existence. Par contre, lorsqu'il m'arrive de percevoir en toi des indices de vitalité et de résolution, nulle compagnie au monde ne m'est plus agréable. » La figure de Zelda, internée en hôpital psychiatrique, n'est jamais loin surtout quand il s'agit d'éviter à sa fille d'emprunter une voie similaire, Fitzgerald devient alors féroce envers ces « femmes élevées à ne rien faire [...] qui attirent le désastre sur elles-mêmes et sur autrui. » Malgré les destins tourmentés de ses parents, Scottie est une jeune personne enjouée, pleine du désir de vivre. Si elle se montre un peu légère et peu à l'écoute des conseils ou des contraintes de son père installé depuis 1937 comme scénariste pour les studios de cinéma à Hollywood ; les passages relatifs à leurs goûts littéraires, les confidences, les traces de leur complicité, tout indique qu'elle vénère ce père, véritable ciment de son existence. Dans sa dernière lettre, datée de décembre 1940, l'auteur de *Gatsby le Magnifique* n'a de cesse de protéger et de vouloir tirer sa fille vers le meilleur, « Tu as pour père et mère deux exemples éclatants à ne pas imiter. Il te suffira de faire tout ce qu'ils n'ont pas fait et tout ira à merveille. » Paroles bienveillantes porteuses d'une exigence et d'un amour infinis dont Frances ne saisira toute la portée qu'après la mort de Scott. Éd. Pascal Pasquito, 249 p, 22 €.



Hans et Sophie Scholl, Lettres et carnets. Préface et traduction de l'allemand Pierre-Emmanuel Dauzat. Ils étaient une poignée de jeunes gens à peine plus âgés de 20 ans, étudiants à l'université de médecine de Munich, curieux de tout, férus de littérature et de philosophie, qui n'avaient connu que la propagande nazie et qui refusèrent de fermer les yeux sur cette barbarie érigée en système. Hans et Sophie Scholl avaient adhéré un temps aux Jeunesses hitlériennes, mais leur sensibilité aiguisée à la lecture de Goethe,

de Rilke, de Schiller, d'Hölderlin, de Lessing, de Gide, de Bloy, de Bernanos ou de Dostoïevski, leur âme profondément chrétienne et leur lucidité sur le massacre des juifs, ne purent que les détourner d'un asservissement massif. Une nation qui avait vu s'élever les esprits les plus nobles ne pouvait être abandonnée aux mains de la « dictature du mal », aussi crurent-ils au salut d'une révolte organisée de l'intérieur de l'Allemagne. Le frère et la sœur engagés comme leur ami Christopher Probst, leur professeur de philosophie Kurt Huber, Willi Graf ou Alexander Schmorell dans le mouvement de résistance de « La rose blanche », rédigèrent et distribuèrent en prenant de terribles risques, entre juin 42 et février 43, six tracts qui condamnaient avec virulence le régime hitlérien. « Notre peuple continue de dormir, d'un sommeil épais, et il laisse à ces fascistes criminels l'occasion de sévir. » Arrêtés le 18 février 1943, Hans et Sophie furent jugés par le Tribunal du peuple et décapités le 22 février. Leurs lettres adressées à leur famille à leurs amis, leurs carnets dont le journal de

Russie de Hans, inédits à ce jour, rendent comptent de la prise de conscience de deux êtres pris dans la tempête de l'histoire, qui par leur courage et leur sacrifice ont cru pouvoir infléchir le destin de leur pays. Juste avant son exécution, Hans prit soin de graver dans sa cellule ce vers de Goethe : « *Contre vents et marées, savoir se maintenir* ». Éd. Tallandier, 23 €

Romans



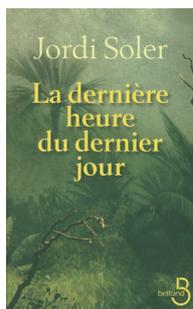
Catherine Millet, *Jour de souffrance*. « *Désormais, je vivais dans une cage d'où je voyais Jacques aller et venir et sporadiquement disparaître à l'horizon, sans pouvoir le rejoindre et partager son espace.* » Du jour où Catherine Millet découvre des photographies d'une jeune femme nue et un carnet mentionnant les relations de son mari, l'écrivain Jacques Henric avec d'autres femmes, la jalousie fait irruption dans son existence, colonisant toutes ses pensées, la jetant dans un état oscillant entre souffrance et jouissance masochiste, provoquant des « crises » qui ne prendront fin qu'au bout

de trois ans. L'onde de choc touche les soubassements psychiques, tout son monde d'images souterrain s'en trouve affecté, ses fantasmes masturbatoires jusques-là peuplés d'inconnus qui la mettent au centre de tous les ébats, la relèguent dorénavant au rôle d'observatrice. « *Je ne rêvais plus ma vie sexuelle, je rêvais celle de Jacques.* » Étonnante révélation de la part de la romancière qu'on aurait pu croire affranchie d'un tel sentiment vénéneux, au regard de l'exploration érotique vécue dans la plus totale liberté avec des partenaires multiples que racontait *La vie sexuelle de Catherine M.* Là où le précédent ouvrage s'attachait à décrire le corps accédant au plaisir en dehors du sentiment, *Jour de souffrance* nous plonge au cœur des émotions et du monde intérieur de Catherine Millet dessinant davantage qu'une étude au scalpel de la jalousie les contours d'un autoportrait. Le corps et la sexualité occupent encore le territoire littéraire, mais la sensation nouvelle de se savoir exclue de la vie mystérieuse de son mari ramène l'écrivain à cette vision dichotomique d'elle-même, à cette perception du corps et des émotions opérée depuis un poste d'observation, dans un mouvement de mise à distance, une sorte de dédoublement qui lui intime de distinguer le « corps habitacle » du « corps relationnel ». Une structure mentale proche du « rêve éveillé » élaborée depuis l'enfance, où « rêveries » et représentations mentales lui renvoient du monde extérieur et de sa propre matérialité un reflet toujours passé au filtre de son imagination. « *Ma vie sexuelle était si bien cloisonnée et toutes les relations sexuelles, durables ou imprévisibles, si bien enveloppées dans les produits de mon imagination qu'au bout du compte ce n'étaient paradoxalement pas les aléas de la chair qui m'avaient fait toucher au réel, mais le rouleau des rêveries qui avaient emporté les aventures du corps.* ». Éd. Flammarion, 264 p, 20 €

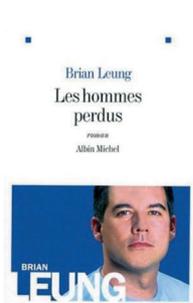


Julien Almindros, *Vue sur la mère*. « *Je me suis fait depuis mon idée sur cet événement. Même si j'en souris aujourd'hui, je sais que je n'ai pas tenté de me suicider. Ce n'était pas non plus un accident. Non, je suis formel, ma mère a simplement, dès le début, voulu me garder pour elle.* » La scène d'ouverture où l'auteur se remémore son arrivée au monde, étranglé par le cordon ombilical, contient à elle seule toute la trame du récit : une relation mère-fils suffocante. Né en 1976 à Avignon, Julien Almindros a passé son enfance et son adolescence à tenter de s'arracher à l'amour dévorant de

sa mère. Possessive, autoritaire, cette dernière régente toute la famille, et sait mieux que personne ce qui convient au bien-être de son fils, de l'alimentation aux choix amoureux. Le genre de mère qui ne vous lâche pas d'une semelle, qui est de toutes les sorties scolaires et qui dès la maternelle opte pour le dénigrement systématique de toute rivale potentielle. Le genre de mère capable de cuisiner sciemment un plat de poisson pour votre petite amie qui déteste le poisson. Manipulatrice elle ondoie entre reproches et pleurs et sait exacerber le moindre désaccord en affrontement violent entre elle et son fils aîné, le père et le frère préférant se tenir en retrait de ces crises domestiques. Par l'éloignement physique et par l'humour du regard porté sur les protagonistes de son premier roman, Julien Almindros semble enfin s'être délivré de cet étouffement. Éd. Le Diletante, 128 p, 14 €.

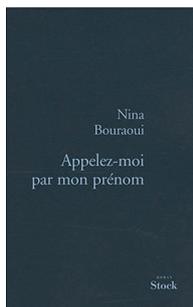


Jordi Soler, *La Dernière Heure du dernier jour*. Traduction de l'espagnol Jean-Marie Saint-Lu. Le narrateur, un romancier qui vit à Barcelone entreprend un voyage dans ce coin de forêt tropicale près de Veracruz qui l'a vu naître dans les années 60. Lui revient alors en mémoire tout un univers foisonnant d'événements et de personnages insolites. Comment en effet oublier sa tante Marianne, âme d'enfant dans un corps de femme des suites d'une méningite, dont les accès de fureur terrorisaient toute la communauté et hantent toujours ses rêves, la chamane et ses remèdes occultes ou encore Chango le maire graveleux et corrompu qui laissait après chacune de ses visites le même rictus de dégoût sur tous les visages. La « Portuguesa », plantation de café, est le théâtre où évolue tout ce petit monde. Fondée par son grand-père Arcadi et un petit groupe de ses amis, exilés républicains catalans, qui avaient fui l'Espagne en 1939 et espéraient se bâtir un nouvel eldorado tirailés entre la nostalgie d'une vie à jamais perdue et le désir de se tracer un chemin au cœur de cette jungle mexicaine. Jordi Soler par ses talents de conteur donne à l'histoire de sa famille des airs d'épopée. Éd. Belfond Etranger, 228 p, 19 €.



Brian Leung, *Les hommes perdus*. Traduit de l'américain par Hélène Fourrier. « *Une lettre de mon père est arrivée, et je ne veux pas l'ouvrir. Je l'ai découverte alors que je parcourais mon courrier en remontant l'allée du gravier. Une enveloppe postée de Los Angeles et portant son écriture se trouvait au milieu de publicités, de factures et d'une demande de renseignements concernant mon élevage de pigeons. Une partie de moi veut la remettre dans la boîte aux lettres.* » Et pour cause ! Enfant brutalement orphelin de mère, il a été abandonné par son père, Chinois d'origine qui l'a confié à sa belle-famille américaine. Vingt-cinq ans plus tard, ce père revient et sa lettre lui dit sa dette et son désir de l'inviter à effectuer avec lui un voyage en Chine. En plus de la voix qui l'ouvre et le ferme, c'est un roman à deux voix, dont lettres et journal viennent étayer l'histoire; tantôt celle du père, tantôt celle du fils qui se répondent, s'affrontent - le père a honte et le fils est en colère, le temps ne se rattrape jamais... - et questionnent l'absence et la culpabilité, les obsessions, les lourds secrets de famille, les origines, l'Autre, la quête de vérité. C'est un premier roman écrit par un jeune auteur américain d'origine chinoise, qui a choisi de donner des titres pour résumer ses chapitres, et auréole de poésie son voyage autant géographique qu'intérieur. Éd. Albin Michel, 355 p., 21,50 €. (Corinne Amar)

Nina Bouraoui, *Appelez-moi par mon prénom*. C'est une écriture puissante parce que juste, différente et comme sauvée de la litanie lancinante, obsessionnelle - exercice plus que style



-, du cœur qui cherche ses maux de « Mes mauvaises pensées (2005) ». C'est une histoire de l'amour où tout respire l'amour, et où le style de l'écrivain se dilate. Dans une librairie de Lausanne, la narratrice, écrivain et parisienne, rencontre P. un jeune homme étudiant aux Beaux-Arts qui lui remet une lettre dans laquelle il lui confie avoir lu tous ses livres qui l'ont aidé dans son existence, et qu'il accompagne d'un petit film qu'il a réalisé en intégrant des passages du Journal de la romancière. Il est jeune et beau, émouvant, elle se laisse séduire par la rencontre, la distance et entame avec lui une relation épistolaire entre Genève et

Paris. « *Nos mots ressemblaient à des missives, je les attendais avec folie, consultant ma messagerie plusieurs fois par jour (...) il m'invitait dans sa vie, je l'invitais dans la mienne* ». Elle décrit tout de ce jaillissement, pudique et neuf, nourri de plus en plus intensément par le merveilleux du fantasme, la vérité du désir naissant, la conscience « parfaite » des sentiments, la passion envahissante qui veut enfin se vivre au-delà des mots et mène aux retrouvailles ; et n'enlève ni à l'inquiétude existentielle ni à la mélancolie du temps qu'on voudrait fixer, immortaliser mais ouvre au monde et à la dimension du sacré. « *J'ignorais si j'étais en train de fabriquer une intimité, si les mots et les images pouvaient se substituer au corps, à ce que l'on peut êtreindre. Je le fixais à ma vie comme une légende qui n'existait pas...* ». Comment saisir la grâce ? En aimant. Éd. Stock, 112 p., 14,50 €. (Corinne Amar)



Maurice, Raynal,
La Bande à Picasso.
Par **Dominique Raynal.**
Préface de Pierre Daix. Postface de Diana Widmaier Picasso. Éditions Ouest France. A paraître le 14 octobre.

Cet ouvrage fera l'objet du prochain numéro de Florilettres. (N.J.)

Ouvrage publié avec le soutien de



Amoureuse et rebelle

Histoires d'amour et lettres inédites

Par Corinne Amar



Ce sont des lettres d'amour de trois figures de la passion que nous ouvre cette part de la collection d'Anne-Marie Springer publiée aux éditions Textuel avec ses productions manuscrites et ses retranscriptions : celles d'Arletty, d'Edith Piaf et d'Albertine Sarrazin, trois existences d'ar-

tistes, d'incandescentes, écorchées de naissance prêtes à donner au désir toutes ses chances, à l'amour - cette folle aventure dans laquelle le cœur s'engouffre - son rayonnement unique, parce qu'aussi vital que le souffle et mélange de défi et d'absolu. Elles écrivent pour offrir ce qu'elles ont, elles, et ce qu'elles créent pour eux. Ce sont des lettres sans maniérisme, sans souci littéraire, sans calcul, soumises au seul mouvement de la vie et à une seule exigence, l'urgence de la réalité. On va de l'une à l'autre de ces correspondances dont les pages lient leurs maîtresses comme des sœurs traversées par les mêmes vents d'exaltation, d'acharnement, de désespoir, d'enchantement sans bornes à nouveau, de bruissements, de serments...

Cartes postales, lettres à l'écriture large, inégale, griffonnements impatients, points de suspension en cascades : l'actrice mythique à la gouaille bien trempée du cinéma français des années 30 et de chef-d'œuvres tels que *Hôtel du Nord*, *Le jour se lève* ou l'inoubliable *Les Enfants du Paradis*, Arletty (1898-1992), écrit à celui qu'elle appelle « Faune » à cause de la forme de ses oreilles, l'officier allemand Hans Jürgen Soehring qu'elle a connu à Paris, à l'occasion d'un concert et sous l'Occupation, en 1941, dont elle tombera éperdument et presque toute sa vie amoureuse, et dont la liaison interdite la mènera à un statut de « prisonnière », en résidence surveillée.
« 1er janvier 1947, 22h. Faune...

Encore toute imprégnée de toi, je me retrouve dans cette chambre anonyme... Faune, faisons tout pour nous rejoindre définitivement. Obnubi-

lée de plus en plus... inguérissable.

Sauve-moi. Ce départ... ce train... ces indifférents, et deux êtres qui ne veulent rien perdre de cette dernière minute.(...) Le Pape a raison de te rapprocher d'Hemingway, tu crées des images... précises... violentes... et ces quelques secondes érotiques...et cependant pures, parce que voluptueuses... Cela est ta griffe... le don. Moi, je dirai près de Maupassant, et tes titres ajoutent encore une curiosité. Tiens-moi au courant de ton travail, veux-tu ? »

Elle n'est pas seulement désinvolte et légère, elle est profonde et sombre, il est fin, cultivé, il écrit, elle devient sa muse, il rêvera de l'épouser. Elle a quarante-deux ans, il en a dix de moins. Dans cette lettre encore, elle lui écrit : « *Je suis fatiguée, mais je peux encore me promener dans ton sanctuaire, baiser tes mains dans l'ombre, ne rien dire, et te regarder penser que je t'aime* » et signe « *Biche* » et lui envoie une photo.

« Je fis la connaissance, dira-t-elle plus tard, d'un jeune homme singulièrement beau et d'une parfaite indifférence qui devait bouleverser ma vie ». Fidèle à cette toute première sensation et nourrie de son désir à lui et de folles espérances réciproques, elle continue de lui écrire près de vingt années durant et à chaque fois qu'ils sont séparés. Ces lettres-ci, quarante-quatre en tout, se situent dans les années difficiles de l'immédiate après-guerre, entre 1946 et 1947, alors qu'elle désespère de le voir s'éloigner et le supplie de venir la rejoindre à Paris.

Edith Piaf (1915-1963) rencontre Tony Franck, liaison enflammée d'un mois tout juste, un an après avoir perdu l'amour de sa vie, le boxeur Marcel Cerdan mort tragiquement dans un accident d'avion, en octobre 1949, tandis qu'il venait la rejoindre. Elle a soif d'amour et cette soif est, à la manière de ses chansons, de ses mots, de son être, lyrique, brutale, fervente, religieuse, intransigeante. Après le grand Cerdan, il y a Tony et ses yeux et sa « gueule si belle » mais « les hommes sont petits tout petits » quand ils ne sont pas *grands* et Tony n'a pas les épaules assez larges et le cœur assez libre pour celle qui a « tant d'amour pour un homme » : « *Je t'ai fait confiance un peu vite, voilà mon tort, j'ai cru que tu avais la grande capacité d'amour mais tu ne penses pas Tony, tes épaules sont trop faibles pour supporter un amour comme je le sens, tu comprends tu ne te tiens pas assez droit, tu ne fais rien de ce que doit faire un amant et ça, je le sais, quand je compare, je n'avais pas besoin d'insister avec lui, s'il sentait qu'une chose me déplaisait il faisait tout pour ne plus la faire et je t'assure que bien souvent je l'ai mis à dure épreuve mais lui se tenait droit et avait envie d'être à la hauteur, tu ne cherches pas à t'améliorer pour la femme que soi disant tu aimes, toute ta vie tu te tiendras voûté et c'est là que tu prouves ton incapacité d'aimer vraiment* (26 mai 1950). »

Exit Tony, alors que les premières lettres, elles, ne demandaient qu'à tout donner « *1er mai 1950, (...) Tu sais, tu ne peux pas savoir combien tu m'as touchée en te confiant à moi, je t'aime plus maintenant, plus profondément, plus par le cœur, c'est drôle vois tu mais j'ai besoin de sentir les êtres que j'aime dans le besoin moral de moi, s'ils sont très heureux j'ai l'impression que je les aime moins, un être qui a tout ne m'intéresse pas, c'est peut-être idiot mais je suis comme ça, sentir un homme un vrai qui est petit garçon avec la femme qu'il aime c'est le plus beau cadeau.* ».

Elle écrit d'une petite écriture appliquée, serrée, légèrement penchée sur la droite, prend les infinitifs pour des participes passés se passe de virgules veut tout tout de suite *le ciel bleu sur nous peut s'effondrer* « *Tony que j'aime, prends moi contre toi aime moi fort je t'aime tant* », Edith.

Hormis plusieurs volumes de correspondance depuis ses années 1958, publiés par les éditions Jean-Jacques Pauvert (1971), *L'Astragale* fut l'un des trois romans clés qui constituèrent l'œuvre d'Albertine Sarrazin (1937-1967) au destin si rocambolesque, et ceux qui l'ont lu et s'en souviennent vous diront que l'astragale n'est pas un insecte à longues pattes mais un petit os du pied, et qu'Albertine se l'était brisé alors que, de la prison où elle était enfermée pour complicité de cambriolage, elle s'était évadée, un 19 avril 1957, sautant d'une hauteur de 10 mètres. Ainsi, les pages du début nous racontent : « *Je restais assise, pas pressée. Le choc avait dû casser des pierres, ma main droite tâtonnait sur des éboulis. À mesure que je respirais, le silence atténuait l'explosion d'étoiles dont les retombées crépitaient encore dans ma tête... Je me mis debout. Le nez brusquement projeté contre les ronces, étalée en croix, je me rappelai que j'avais omis de vérifier aussi mes jambes... Deux fois, trois fois, j'essaie de poser le talon : la foudre s'éveille, me traverse la jambe... Ma cheville est scellée...* » (1965). Un petit voyou tendre, Julien Sarrazin, passait là, la ramassait, la cachait, la soignait, l'épousait, lui donnait son nom.

« *Il y a toujours à écrire* », quand on sait regarder autour de soi et ressentir avec les autres... Albertine écrit pour transfigurer la vie, l'amour, la lumière, et parce que rien ne peut exister qui ne soit ainsi incarné par l'écriture – journal, lettres, nouvelles -, sa raison d'être pendant ses longues années d'incarcération jusqu'à sa mort si jeune. Elle écrit à son mari Julien, lui aussi incarcéré. Une trentaine de lettres, fonds d'autant plus précieux que fragmentaire, écrites entre juillet 1962 et mai 1963, depuis la prison d'Amiens, jusqu'à sa libération en juin. Si elle écrit tassé, d'une écriture la plus minuscule possible et remplissant tous les blancs, c'est parce que les détenus n'ont pas droit à plus de deux pages, qu'elle a beaucoup à dire, si elle écrit en langage codé, c'est que sa langue est naturellement faite d'argot, de

métaphores, d'ironie et se moque volontiers des registres de langue.

« Amiens, le 3 septembre 1962,
Mon petit cœur,

J'ai sur la table trois bouture de misère plantées dans une boîte à Nes : à la plus longue branche tutellée j'ai ta photographie, j'ai accroché ton délicieux cadeau bien vert mais, dommage que tu n'aies pas pu te procurer de la peinture à la chlorophylle... (...) »

« 17 septembre 1962,
Mon amour,

Tout de même, le rayon se décide... je l'attendais pour inspirer mon écriture. Qui eût l'idée stupide de faire des anniversaires des jours de liesse ? Je n'ai pour adoucir celui-ci, que l'amitié de tous ; et ton amour bien sûr (...) Oh, mon petit chou, j'ai la caboche vide, pardonne, ces formalismes me détraquent. Dimanche je vais planter l'épingle dans la roue de secours, tu verras, ça fait très chic. Tu vois déjà d'ailleurs, puisque de la table, tu surveilles, barbu et pur... (...) je suis très heureuse que Jacquot t'ait envoyé ces photos. Moi à quinze ans ! C'est hier dans mon esprit. Et j'ai gagné en complétude mentale ce que j'ai perdu en ingambillité. (...) »

« Novembre 1962,

(...) Balzac, ce gigantesque Balzac, entre deux diodes à jonction, m'aide agréablement à éplucher les matins - et beaucoup dormir, pour le teint et... espérer. Mon amour, mon amour, comme je suis heureuse moi aussi, de ce que chaque dimanche nous rende quelques instants à la présence... (...) »

Elle meurt en 1967 des suites d'une opération du rein mal préparée, et fatiguée d'alcool, de tabac et d'une vie plus que chaotique.



Amoureuse et rebelle

Histoires d'amour et lettres inédites de Arletty, Édith Piaf, Albertine Sarrazin.

Préface de Anne-Marie Springer, introduction de Denis Demonpion aux lettres de Arletty, de Bertrand Dicale aux lettres de Édith Piaf, de Jacques Layani aux lettres de Albertine Sarrazin.

Éditions Textuel 2008, 50 €.

octobre 2008

Ouvrage publié avec le soutien de



Dans la même collection : *Lettres intimes*
«Une collection dévoilée» de Anne-Marie Springer
Éditions Textuel, 19 Octobre 2006. Entretien avec Anne-Marie Springer sur le site de la Fondation La Poste : http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=878

L'Europe des Lettres

« Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen »

Par Olivier Plat

- L'importance de l'épistolaire et sa valeur littéraire ne sont plus à démontrer : que l'on songe à Voltaire, Madame de Sévigné, Flaubert ou Kafka. L'originalité de cette magistrale étude est d'aborder ce vaste champ sous un autre angle, par le biais d'un épistolaire créateur d'espace, connexions manuscrites qui vont dessiner une sorte de cartographie à l'échelle européenne et donner



des indications sur la mobilité des individus et notamment des femmes, en proie aux bouleversements de l'histoire à ce moment charnière, entre la fin du XVIIIème siècle et le début du XIXème siècle, où les formes de la communication « *changent de rythme, de sens et même de nature* ». Là où au XVIème siècle, le réseau épistolaire était réservé à une élite érudite dialoguant avec les puissants de ce monde ou leurs frères en culture, on assiste à la fin du XVIIIème siècle à un prodigieux développement de la correspondance qui va s'effectuer sous l'effet de deux leviers principaux : l'élargissement de l'espace et la rapidité des communications, ce que Goethe inventoriait avec appréhension – que dirait-il aujourd'hui ? – sous le joli qualificatif d'époque « *vélocifère* » et que Mathilda von Meysenbug regrettant le temps lent de Winckelmann et de Goethe, dénommera une « *entreprise-vapeur* ». Succédant au *Grand Tour* ou au *Kavalierstour* que pratiquent alors les aristocrates (tour d'Europe à but éducatif, pédagogique, culturel et social) qui donnent lieu à de nombreuses correspondances issues de voyages, les « *Lettres de Paris* » sous la Révolution française témoignent d'un temps et un espace proprement nouveaux, débordant la sphère privée pour s'inscrire dans le champ du politique et posent les jalons de cette écriture de l'instantané, préfigurant l'écriture « *daguerriotypique* » de ces

feuilletonistes de la ville que furent un Heine, un Baudelaire ou un Benjamin.

Le salon que tient Madame de Staël à Coppet atteste de cette dynamique interculturelle qui s'empare alors de l'Europe. Cette première forme de l'intelligentsia européenne du XIX^{ème} siècle, à propos duquel Stendhal parlera d'« états généraux de l'opinion européenne », diaspora des esprits unis par un même rejet vis-à-vis de la napoléonisation de la France et dont l'idéal cosmopolite inspirera un Stefan Zweig ou un Romain Rolland, est un bon exemple d'un exil que des échanges épistolaires croisés métamorphosent en expédition intellectuelle. Se livrant à une approche comparée des sociétés et des cultures, l'auteur, germaniste, utilise essentiellement un corpus de lettres franco-allemandes, resituant chaque fois les lettres dans leur contexte historique et politique : ainsi l'instauration en 1804 du Code Civil, dit aussi Code Napoléon qui supprimera nombre des acquis émanant de la Révolution française dans les États de la Confédération Rhénane ralliée à l'empereur et dont les femmes avaient commencé à bénéficier. Car *L'Europe des lettres* c'est pour une part prépondérante, l'Europe des épistolières : Marie-Claire Hoock-Demarle évoque la figure attachante de Rahel Levin Varnhagen et de Pauline Wiesel, deux femmes que tout apparemment sépare. L'une Rahel Levin Varnhagen, qui affecte un penchant marqué pour la sédentarité et qui du fond de sa mansarde, sa « chambre à soi », se fait voyageuse par la plume et l'autre, Pauline Wiesel, voyageuse infatigable, qui sillonnera l'Europe pendant près de quarante ans, dans une longue errance tant géographique que sentimentale. Entre ces deux femmes qui ont en commun d'être trop éprises, l'une de sa liberté, et l'autre de l'amour de la vérité, pour ne pas être à contre-courant de la société dans laquelle elles évoluent, va naître une amitié indéfectible qui donne lieu à un échange épistolaire vécu comme un moyen de reconnaissance identitaire. La voix des femmes commence à se faire entendre aussi dans le champ social et politique : la lettre devient une arme de combat pour les libertés, à l'exemple des lettres ouvertes que Bettina Von Arnim adresse directement au roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, ou de Mathilda von Meysenbug dont la correspondance reste marquée par ce moment particulier de l'après révolution de 1848, et que son indépendance d'esprit oblige à quitter précipitamment l'Allemagne et à se réfugier à Londres pour avoir eu le tort d'afficher trop ouvertement son intérêt pour les questions sociales.

Mais l'exil politique se double parfois d'une émigration économique : un chapitre passionnant

concerne ces migrants allemands partis pour l'Amérique et le regard en miroir qu'ils jettent sur le Vieux Monde, jugé à l'aune de leur expérience du nouveau continent. 280 millions de lettres partiront d'Amérique vers l'Allemagne entre 1820 et 1914. Ou bien encore face à la montée des nationalismes partout en Europe, la clairvoyance de Bertha von Suttner, qui dans ses *Lettres à un mort* prédit dès 1905 l'avènement inexorable de la Première Guerre mondiale et s'engage résolument en faveur de la paix en écho à la correspondance « au-dessus de la mêlée » d'un Stefan Zweig et d'un Romain Rolland. On l'aura compris, *L'Europe des lettres* est un hommage sans réserve à l'épistolaire, lui seul capable de « nier la rupture, de créer en dépit de la distance le lien culturel, social ou humain », au moment où celui-ci tend à céder de plus en plus la place à des modes d'échanges éphémères et minimaux.

.....
L'Europe des lettres, « Réseaux épistolaires et construction de l'espace européen »

Éditions Albin Michel, coll. L'évolution de l'humanité, 488 pages, 30 €.

Agenda

Prix littéraires



Prix Clara 2008

Le Prix Clara 2008 (deuxième édition), destiné aux écrivains en herbe de moins de 17 ans, a été décerné le 2 octobre dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris.

Pour Clara, prix 2008 est publié aux éditions Héloïse d'Ormesson avec le soutien de la Fondation La Poste.

Présentation de l'éditeur

Les auteurs de ce recueil ont entre 15 et 17 ans. Qu'il prépare un bac scientifique ou littéraire, qu'il soit lecteur de Stendhal ou de fantasy, chacun à sa manière dessine les contours d'une génération parfois torturée mais aussi porteuse de rêve. Lauren nous projette dans un futur glacial et génétique, Hélène dans la douloureuse intimité d'une famille recomposée. Juliette nous offre un lumineux conte africain au rythme des percussions. Eloïse tend son miroir vers les tourments adolescents. Alors que Garance joue habilement avec nos nerfs, et que l'inventif Pierre-François sème son lecteur. Ils sont tous lauréats du Prix Clara 2008. Créée en mémoire de Clara, décédée subitement à l'âge de 13 ans des suites d'une malformation cardiaque, le Prix, dont le jury est présidé par Erik Orsenna et composé de onze personnalités du monde des lettres et de l'édition, couronne des écrivains en herbe.

Nouvelles d'ados, 176 pages, 10 €

Avec le soutien de



Lauren Prigent, *Les Enfants de porcelaine*

Juliette Porte, *Djembé*

Eloïse Gasteuil, *La Maladie des mots*

Pierre-François Gimenez, *Un vaste complexe spatio-néopsychico-absurde*

Hélène Carantino, *Continue sans moi*

Garance Colombet-Cazenave, *Le Chien*

Pour concourir à la prochaine édition du Prix Clara : Il faut être âgé de moins de dix-sept ans au 28 septembre 2009 et soumettre une nouvelle de cinq à soixante-dix pages (7500 à 105 000 signes).

Le texte, en langue française, doit être envoyé avant le 6 mai 2009 par voie postale ou par courriel. Il doit être accompagné d'une attestation sur l'honneur de l'avoir rédigé sans l'aide d'une tierce personne.

Coordonnées

Play Bac Presse

Prix Clara

14 bis rue des Minimes

75003 Paris

Mail : prixclara@playbac.fr

Le site des Éditions Héloïse d'Ormesson

<http://www.editions-heloisedormesson.com/>

L'intégralité des bénéfices est versée à l'association pour la recherche en cardiologie de l'hôpital Necker-Enfants malades

Prix Wepler-Fondation La poste 2008

Le 24 novembre à la Brasserie Wepler, Place de Clichy, 75018 Paris

Le prix Wepler a fêté ses dix ans ! Créé à l'initiative de la librairie des Abbesses, avec le soutien de la Fondation La Poste, et de la Brasserie Wepler, ce prix distingue, chaque année au mois de novembre, un auteur de littérature française, loin du marketing et des pressions de toutes sortes. À l'inverse des principaux prix littéraires français, le prix Wepler fonctionne avec un système de jury tournant.

La sélection littéraire 2008 en fiction française :

Emmanuel Adely, *Genèse*, Seuil

Robert Alexis, *Les figures*, José Corti

Emanuelle Bayamack-Tam, *Une fille du feu*, P.O.L

Jean-Marie Blas de Roblès, *Là où les tigres sont chez eux*, Zulma

Frédéric Ciriez, *Des néons sous la mer*, Verticales

Kossi Efoui, *Solo d'un revenant*, Seuil



Mathias Énard, *Zone*, Actes Sud
 Maylis de Kerangal, *Corniche Kennedy*, Verticales
 Céline Minard, *Bastard Battle*, Éditions Léo Scheer
 Emmanuelle Pagano, *Les Mains gamines*, P.O.L
 Atiq Rahimi, *Syngué sabour*, P.O.L
 Jean Louis Schefer, *Notre âme est une bête féroce*, P.O.L

Seize nouvelles

Collectif
 1998/2007 : 10 ans du prix Wepler-Fondation La Poste
 Thierry Beinstingel, François Bon, Éric Chevillard, Florence Delaporte, Louise Desbrusses, Brigitte Giraud, Pavel Hak, Hélène Marienské, Laurent Mauvignier, Marcel Moreau, Richard Morgiève, Yves Pagès, Olivia Rosenthal, Alain Satgé, Vincent de Swarte, Antoine Volodine...

Seize « recettes secrètes » d'auteur, magnifiées par une mise en scène typographique à retrouver dans ce livre anniversaire édité à l'occasion des dix ans du Prix Wepler-Fondation la Poste.
 Chaque texte incarne une vision d'auteur, interroge un possible de la littérature.
 Éditions Thierry Magnier. 96 pages, 13 €.

Théâtre



«Victor Hugo, mon amour »
Première le jeudi 16 octobre, jusqu'au 4 janvier 2009.
 Rencontre, désir, amour, jalousie, exil, c'est l'histoire de ce couple mythique et mémorable qu'ont formé Juliette Drouet et Victor Hugo.
 Un demi-siècle d'amour, ponctué par quarante mille lettres échangées.
 A partir de cette monumentale correspondance, Anthéa Sogno a composé cette pièce qui illustre les grands moments de leur vie amoureuse, littéraire et politique.
 Durée: 1h20
 Interprètes
 Anthéa Sogno, Sacha Petronijevic
 Mise en scène
 Jacques Décombe
 Du mercredi au Samedi à 19h30, dimanche à 17h30.

Prix des places : 24 €, tarif jeune (moins de 26 ans) 10 € du mercredi au vendredi en fonction des places disponibles.

Location au 01 48 07 52 07 du lundi au samedi de 11h00 à 21h00 et le dimanche de 11h00 à 18h00.
 Théâtre Comédie Bastille
 5 rue Nicolas Appert (51 bd Richard Lenoir)
 75011 Paris

Expositions

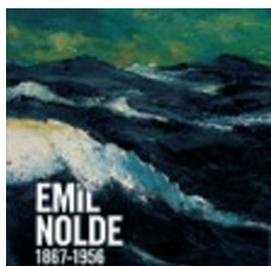


« La lettre, une aventure de haut vol. Les débuts de l'aéropostale »
Musée des Lettres et Manuscrits
Jusqu'au dimanche 2 novembre 2008

Montgolfier, Nadar, Blériot, Lindbergh, Mermoz, Guillaumet, Saint-Exupéry... autant de noms qui ont marqué l'histoire de la conquête du ciel et qui sont largement présents au sein de l'exposition.

De 1870 (date du premier service aéropostal de l'histoire) aux années 30 (époque à laquelle s'achève la fantastique épopée de l'Aéropostale de Marcel Bouilloux-Lafont), l'exposition retrace à travers un très grand nombre de documents autographes (carnets de vol, correspondances, manuscrits...) et imprimés (affiches, éditions originales, livres illustrés, brochures publicitaires, menus, coupures de presse...), les soixante premières années de la poste aérienne.
 Du lundi au vendredi de 10h à 20h - Samedi, Dimanche de 10h à 18h
 Tarifs d'entrée : Plein tarif : 6 € - Tarif réduit : 4.5 €

Musée des Lettres et Manuscrits
 8, rue Nesle - 75006 Paris.
 Tél./Fax : 01 40 51 02 25
 info@museedeslettres.fr / http://www.museedeslettres.fr



Emil Nolde (1867-1956)
Galerias nationales du Grand Palais
25 septembre 2008 - 19 janvier 2009

Une exposition organisée par la Réunion des musées nationaux et la Communauté d'agglomération de Montpellier / musée Fabre où elle sera présentée du 7 février au 24 mai 2009.

Commissaire Sylvain Amic, conservateur en chef du patrimoine, musée Fabre, Montpellier
Scénographe Yves Kneusé

Tous les jours, sauf le mardi, de 10h à 20h (Nocturne le mercredi jusqu'à 22h)

Fermeture exceptionnelle à 18h les 24 et 31 décembre.

Fermeture le 25 décembre.

Dernier accès : 45 minutes avant la fermeture des Galeries, fermeture des salles à partir de 15 minutes avant la fermeture des Galeries.

L'exposition participe à la Nuit Blanche le 4 octobre 2008, entrée gratuite de 19h30 à 1h15, fermeture à 2h00.

Plein tarif : 10 €

Tarif réduit : 8 € (13-25 ans, famille nombreuse, demandeur d'emploi)

Gratuit pour les moins de 13 ans, les bénéficiaires du RMI et du minimum vieillesse.

Galerias nationales du Grand Palais
3 avenue du Général Eisenhower
75008 Paris Entrée : Clemenceau
Renseignements Tél : +33 (0)1 44 13 17 17
information.gngp@rmn.fr

Programmation culturelle gratuite à l'auditorium

Les rendez-vous du mercredi soir à 18 h 30

Accès gratuit, entrée prioritaire sur présentation d'une contremarque à retirer aux comptoirs d'accueil, à compter de sept jours avant la date de la manifestation.

Square Jean Perrin 3, avenue du Général Eisenhower 75008 Paris

+33 (0)1 44 13 17 17 - information.gngp@rmn.fr

Mercredi 1er octobre : À la recherche du primitivisme perdu. Par Philippe Dagen, professeur, critique d'art. « *Il n'est pas une seule petite région de nature primitive avec ses habitants originels qui reste intacte. Dans vingt ans tout sera perdu...* » écrit Nolde au cours d'un voyage effectué en Nouvelle Guinée en 1914. L'artiste partage la fascination de l'intelligentsia européenne de son temps pour l'art primitif découvert à travers les objets rapportés des colonies. Nombre de ses oeuvres exaltent l'érotisme instinctif et les mythes originels qui constitueraient comme un « fonds » premier de l'homme et de l'art. Mais cette célébration du « sauvage » se double chez lui de la conscience nostalgique que cet autre monde exploité par l'Occident est déjà en voie de disparition : le peintre peut tout au plus commémorer ou sauver des bribes de ces cultures à l'agonie, pas les ressusciter.

Mercredi 8 octobre : Emil Nolde, l'exposition. Par Sylvain Amic, conservateur au musée Fabre, commissaire de l'exposition. Le commissaire de l'exposition trace les enjeux de la première rétrospective consacrée en France à Emil Nolde, figure majeure de l'Expressionnisme allemand encore méconnue chez nous. Quel fut le parcours de cet artiste compagnon des avant-gardes du début du XXe siècle mais néanmoins solitaire ? Où puisait-il ses sources d'inspiration ? En quoi l'originalité de son oeuvre s'est-elle affirmée à l'écart de tous les courants constitués ? Quel sort lui réserva le régime nazi ? Comment s'est répandue, après-guerre, sa reconnaissance au-delà des frontières allemandes ?

Mercredi 22 octobre : Expressionnisme et nazisme : l'expérience d'Emil Nolde. Par Lionel Richard, écrivain et historien. Dans quelle mesure Emil Nolde, farouche partisan de l'art nouveau mais créateur solitaire, peut-il être rattaché à l'avant-garde expressionniste allemande des années 1905-1920 ? Et quelles furent pour lui les conséquences de l'avènement du nazisme, lorsque celui-ci stigmatisa les tendances « modernistes » dans l'art ? Lionel Richard, historien d'art et spécialiste de l'Allemagne de la République de Weimar et du IIIe Reich, est notamment l'auteur d'une Encyclopédie de l'expressionnisme parue aux éditions Somogy.

Mercredi 19 novembre : Dans le silence de la peinture, une danse. Par Daniel Dobbels, chorégraphe, écrivain, philosophe et professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris. Emil Nolde : sa peinture exigeait, sans que cela ne soit ni un dessein, ni une injonction, que la danse – celle de Wigman, celle de Laban – reprenne l'espace, le mouvement, à partir de ses fonds peints, recouverts, insensibles, comme morts. La danse dite expressionnisme, menacée par la plus extrême des pâleurs, par le plus suicidaire des destins (Trakl, Caligari), s'est plongée dans cette peinture, en apnée, puis elle est remontée en surface pour dessiner des gestes donnant un autre air à respirer. Des extraits de films seront projetés dans l'auditorium à l'occasion de cette conférence, notamment *La danse de la sorcière* de Mary Wigman et *Bacchanal* de Rudolf Von Laban.

Mercredi 3 décembre : Les Images non-peintes d'Emil Nolde. Par Benoît Decron, conservateur en chef du musée de l'Abbaye Sainte-Croix. L'exposition de Benoît Decron consacrée aux Images non peintes de Nolde a permis de réunir aux Sables d'Olonne, pendant l'été 2008, 80 aquarelles exécutées entre 1938 et 1945. Interdit de peindre et d'exposer par les nazis, Nolde réalisa en cachette jusqu'à la fin de la guerre des centaines de petites aquarelles qui devaient à l'origine servir de modèles à des compositions plus ambitieuses : autant de véritables brûlots

hallucinatoires aux couleurs violemment contrastées qui le placent aux côtés de Goya, Picasso ou Titien...

Mercredi 17 décembre : Emil Nolde : une esthétique de persuasion. Par Angela Lampe, conservateur au musée national d'art moderne. Frontalité des figures, annulation des perspectives, scansion des couleurs pures... Toute l'oeuvre de Nolde cherche à intensifier les effets expressifs en procédant par simplification. L'artiste entend faire appel aux émotions du spectateur bien plus qu'à son intelligence. « *L'intellect est anti-artistique pour l'homme créateur* » écrira d'ailleurs celui qui aurait désiré que « *les hommes soient emportés par son art comme des enfants qui courent derrière une musique militaire... dans une jubilation exubérante...* ». Même si l'image de Nolde ne faisant confiance qu'au seul instinct créateur est à nuancer, il est sûr que son travail repose d'abord sur une logique de la persuasion fondée sur le principe d'une acuité visuelle maximale : mettre l'oeil au plus près de ce qu'il voit pour lui assener un choc esthétique en deçà de la conscience.

Mercredi 14 janvier : Le paysage de Nolde : entre expressionnisme et romantisme. Par Itzhak Goldberg, historien d'art, maître de conférences à l'Université Paris X. Né en 1867, plus âgé donc d'une génération que les autres artistes expressionnistes, Nolde occupe une position marginale dans le mouvement. Malgré la radicalité de ses partis pris plastiques, il est également imprégné de la tradition nationale et politique allemande née du romantisme. Cette ambivalence entre passé et avant-garde est particulièrement sensible dans sa peinture de paysage. La nature chez Nolde est investie d'une force éruptive mais parée aussi de vertus mystiques où s'exprimerait l'essence de la spiritualité allemande. « *Je crois à la lune et au soleil, je sens leur effet, je crois à l'ardeur à l'intérieur de la terre et à son rapport avec les hommes* » déclarait celui dont l'oeuvre aboutit à une synthèse qu'on pourrait qualifier « d'expressionnisme romantique »

Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste, 2006

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

Publications Automne 2008

Emil Nolde, correspondance 1894-1926 / Max Sauerlandt. Actes Sud. Ouvrage contenant une centaine de lettres écrites par Emil Nolde (1867-1956) et rassemblées par un de ses plus proches amis, Max Sauerlandt, grand historien d'art en Allemagne, collectionneur et directeur du musée à Hambourg jusqu'en 1933. Correspondance qui permet de cerner la personnalité de l'artiste. La publication de cette correspondance est prévue pour septembre date à laquelle débuttera une rétrospective Emil Nolde organisée aux Galeries nationales du Grand Palais à Paris, par la RMN et le Musée Fabre (Musée des Beaux-arts de Montpellier) (du 24 sept 2008 au 19 jan 2009).

Dans les secrets de la police, quatre siècles d'archives inédites dans les dossiers de la préfecture de Police. Iconoclaste. Pour la 1ère fois un livre illustré fera découvrir les trésors conservés dans les archives ultra secrètes de la Préfecture de Police de Paris. Avec des accents de faits-divers et de polars.

Correspondances de Diaghilev. Actes Sud.

Correspondance Perret-Dormoy. Ed. du Linteau (Manche)

« **La bande à Picasso** ». Ouest France (Rennes). Maurice Raynal théoricien de la Révolution cubiste. La correspondance souligne les liens privilégiés qu'entretenait Maurice Raynal avec les artistes (Picasso, ruan Gris, Chagall, Brancusi, Cocteau...)

« **Amoureuses et rebelles** ». Textuel. Arletty, Edith Piaf, Albertine Sarrazin, Louise de Vilmorin. Destinées extraordinaires, femmes de lettres, artistes populaires, femmes du monde, femmes

amoureuses... ces quatre femmes ont en commun d'avoir produit des petits bijoux épistolaires sensibles et bouleversants.

Wagner/Liszt : correspondance. Gallimard. Cette correspondance s'échelonne de 1841 à 1882. Elle offre un tableau de la vie politique, intellectuelle et artistique en Europe et reflète le génie créateur des deux musiciens.

Ecrits et correspondances de Pablo Picasso. ENSBA. L'auteur de l'ouvrage est Androula Michaël qui a co-organisé avec Laurence Bertrand-Dorléac, un très important colloque sur Picasso. Organisation d'une exposition en même temps que la publication des Ecrits au Musée de la Poste

Louis Kremer correspondance avec Henri Charpentier (1914-1918). Ed. La Table Ronde. 11 novembre. « Etonnante correspondance illustrée apportant une coloration nouvelle à la grande guerre » Edition préfacée par Laurence Campa.

Correspondance croisée Georges Perros / Gérard Philipe. Finitude. Lettres couvrant 2 périodes :
- correspondance G Perros / Gérard Philipe jusqu'à la mort de ce dernier (1946-1959)
- correspondances Georges Perros avec Anne Philipe (femme de Gérard) (1960-1978)
Préface de Jérôme Garcin, annotation Anne-Marie Philipe.
Illustration photos de famille de Gérard Philipe et de Georges Perros.

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Ces actions sont soutenus par les postiers

Automne 2008

Les **Correspondances Manosque-La Poste**, 10ème édition, du 24 au 28 septembre 2008

Association Prix du Jeune Ecrivain, 3 concerts-lectures avec Hervé Billaut et François Castang
Œuvres jouées : Le Tombeau de Couperin de Ravel et des pièces d'Albéniz et de Fauré.
Lecture de lettres de Ravel à Pierre Lalo, Colette, Manuel de Falla... Des lettres adressées à Ravel ou relatives à lui de Romain Rolland, Claude Debussy, de Fauré à Ernest Chausson....
- 10 avril à Muret
- 28 septembre à Rochebonne
- date à définir Auditorium siège de La Poste

Programme culturel « Permis de Musée » sur la thématique « Correspondances » avec le Conseil Général de Lot et Garonne. Saison 2007-2008. Action notamment en direction des scolaires : les classes chercheront à obtenir des précisions sur une œuvre par l'intermédiaire d'une relation épistolaire avec les musées, puis en direction de tout le public, des ateliers d'écriture seront proposés aux enfants de 2 à 11 ans accompagnés de leurs parents.

« **correspondances actuelles d'écrivains sur les routes de l'Aéropostale** » projet du P.E.N. Club de France, année 2008 / projet sur 3 ans. Susciter une correspondance entre des écrivains contemporains vivant dans des dans les différents pays qui ont été touchés par la grande aventure de l'aéropostale, prioritairement : l'Europe, l'Afrique et l'Amérique latine.

Cafés littéraires de Montélimar 13 ème édition. Du 2 au 5 octobre

Prix littéraires

Prix Clara : octobre 2008. Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le pris Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans. Le jury a examiné plus de 600 nouvelles et sélectionné les six textes. L'intégralité des bénéfices sera versée à l'association pour la recherche en cardiologie de l'hôpital Necker-Enfants malades

Prix Wepler-Fondation La Poste, 11ème édition : Novembre 2008. Brasserie Wepler, Paris 18e. Le Prix et la Mention récompensent des œuvres de langue française qui se distinguent par l'audace de l'écriture et la marge.

Prix Sévigné 2008, Espace Marque au siège de La Poste. Prix qui couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Fondation Zellidja / Prix d'écriture. Dotation du prix d'écriture remis au lauréat du meilleur rapport sélectionné parmi les 10 meilleurs rapports présélectionnés par la Fondation Zellidja.

Soutien à la diffusion de l'information littéraire en rapport avec les objectifs de la Fondation

FloriLettres et site internet de la Fondation La Poste. Refonte et nouvelle identité visuelle depuis mai 2007

Soutien aux jeunes talents qui associent textes et musique

Ces actions sont soutenues par les postiers

2008

Voix du Sud-Fondation La Poste : Projet sur trois ans, 2006-2009. Création du Centre des Ecritures de la chanson française en 2006

Rencontres répertoires : 1er trimestre 2007

Rencontres d'Astaffort : 2ème trimestre 2007

Tournée Aquitaine : Septembre 2007

Festival Nuits de Champagne à Troyes : novembre 2007

11 mars 2008 à l'Opus Café / Paris 10ème, Création et remise des Prix Centre des Ecritures de la Chanson.

Festival d'Aix-en-Provence : du 26 juin au 23 juillet 2008

Soutien à l'Académie Européenne de Musique

- 11 janvier : Présentation à l'Opéra de Lille de Didon et Enée / Organisation d'une soirée « Poste »

Francofolies à La Rochelle, 23ème édition. Du 11 au 16 juillet 2008. Présence avec Voix du Sud

«**Le cœur en Musiques**», **Saisons Musicales en Ardèche**, 6ème édition : août 2008. Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens

Festival Bach en Combrailles. Du 9 au 15 août 2008. 10ème édition.

Gilles Cantagrel fera référence aux correspondances épistolaires entretenues par la famille Bach au cours d'un concert-spectacle (14 août) et d'une conférence (15 août), Une page spéciale dans du livret programme du festival présentera l'art épistolaire chez Bach.

Engagement en faveur de l'écriture pour tous

Opéra de Lyon, Kaléidoscope de septembre 2006 à juin 2008. Engagement sur trois ans. Faire participer des jeunes, exclus de l'écriture à la création d'un «Porgy and Bess» contemporain : ateliers d'écriture, mise en musique, réalisation des costumes, mise en scène... aux côtés de professionnels.

1ère étape : à partir de Septembre 2006, animation des ateliers d'écriture

Présentation des textes écrits pour Kaléidoscope

2ème étape à partir de mars 2007 : mise en musique

3ème étape : représentation en juin 2008

Le 7 juin à Venissieux

Le 8 juin Pentecôte de la Croix Rousse

Association Lire c'est Vivre. Fleury Mérogis. Mise en place de 4 ateliers d'écriture sur le thème de la correspondance épistolaire / de juillet 2007 à avril 2008. « Lire c'est Vivre » a pour objet principal de gérer les huit bibliothèques de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Elle met en place un projet d'atelier d'écriture - à travers quatre ateliers animés par Nadia Xerri, auteur metteur en scène et sa Compagnie - afin de sensibiliser les détenus lecteurs à une certaine forme d'écriture. Elle a décidé de travailler sur le thème de la correspondance épistolaire, qui en maison d'arrêt tient une place privilégiée. A l'issue des quatre ateliers, l'ensemble des textes produits seront publiés sous forme d'un livre.

Planète Urgence. Missions de congés solidaires effectuées par des collaborateurs de La Poste en faveur

des exclus de l'écriture

CRAPT-CARRLI -GIP FCIP Alsace. Plaisir d'écrire Alsace 2008. Ateliers d'écriture localisés sur l'ensemble du territoire alsacien visant à susciter le désir d'écrire chez des personnes maîtrisant peu l'écrit. Thème pour 2008 : "Environnement" proposé comme sujet d'écriture et de réflexion.

Théâtre National de la Colline ATELIER D ECRITURE pour le public associatif de l'est parisien. Début de l'atelier décembre 2008. Encadré par un auteur associé au Théâtre National de la Colline, l'atelier d'écriture est proposé à un public issu d'association à vocation sociale et socioculturelle des arrondissements populaires de l'Est parisien. L'objectif est de favoriser la valorisation personnelle et identitaire de personnes immigrées, d'origine immigrée, ou en rupture avec la société, par l'expression de soi au sein d'un groupe et par le biais d'une activité créatrice.

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux non-voyants.

.....

Rédactrice en chef Nathalie Jungerman
Collaboration Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat
ISSN 1777-563
nathalie.jungerman@laposte.net

Editeur FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
44 boulevard de Vaugirard
Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15
Tél : 01 55 44 01 07



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr